

LE NEGRE

L'autre matin, dans une allée du Jardin du Luxembourg, où un blond soleil filtra du haut des marronniers, je voyais venir un jeune étudiant nègre, tout pimpant dans sa toilette printanière, — jaquette bleu-marine, gilet blanc, pantalon noisette, souliers vernis

Un chapeau gris haut de forme coiffait sa tête crépue, des gants mastic étroitement boutonnés se tendaient à éclater sur ses mains robustes, et

HISTOIRE COURTE ET CLAIRE



I.

son menton laineux tranchait sur la soie claire d'une cravate longue, épinglée d'une pierre verte. Il paraissait fort satisfait de son costume neuf, et sa face ronde, lippue, montrait, dans un large sourire, deux rangées de dents éblouissantes.

Ces solides dents de carnivore faisaient penser aux ancêtres voraces de ce jeune noir transformé par la civilisation; involontairement, j'avais la

suggestion d'une bande de cannibales dansant sous les cocotiers autour d'un grand feu où rôtissait un de leurs ennemis. Bien que j'aie dépouillé les vieux préjugés et que je reconnaisse en ce naturel d'Haïti ou de la Martinique un frère en humanité, néanmoins un reste d'atavisme me trouble toujours quand je me trouve face à face avec un des représentants de la race noire; je suis obligé de faire un effort pour me persuader que nous avons eu tous deux le même lointain grand-père.

La figure souriante et épanouie de l'étudiant à peau d'ébène réveilla en moi, ce matin-là, mes impressions d'autrefois, à l'aspect du premier nègre que j'ai rencontré.

Je courais alors sur mes dix-sept ans et j'achevais mes études au fond d'une province de l'Est où les chemins de fer n'avaient pas encore pénétré. A l'époque des vacances, je fus invité à une noce compagne, dans un village de Barrois, dont les maisons agglomérées à la base de trois collines sont toutes baignées dans un ruisseau clair, qui court en glougloutant à travers les rues.

Je devais servir de garçon d'honneur au marié et j'étais très fier de cette distinction, d'autant plus qu'on m'avait réservé pour "Valentine" une des plus aimables filles du pays.

Chez moi, on nomme "Valentine" la jeune personne à laquelle on doit servir de cavalier pendant toute la durée de la noce.

Celle que je devais accompagner était une paysanne de mon âge, mignonne, souple et fine, tout à fait à mon gré. Elle apprenait le métier de couturière.

On ne pouvait pas dire qu'elle fut jolie mais une masse de cheveux châtain frisés, des yeux bruns limpides, des lèvres saines et charnues la rendaient néanmoins très séduisante.

Svelte et potelée à la fois, les joues d'un brun rosé, elle était appétissante et savoureuse comme un brugnol.

Dès la veille au soir, nous avions fait connaissance. Avec une impétuosité de collégien impatient de devenir un homme, avec ma prédisposition à m'amouracher de toutes les jeunes filles que je rencontrais, je lui donnai sur-le-champ mon cœur et je rêvai de conquérir le sien. Mais si j'étais audacieux en imagination, je l'étais fort peu en actions et en paroles.

Assis côte à côte, près de la fenêtre ouverte sur un jardin campagnard, où les *quoichiers* pliaient leurs branches, lourdes de longues prunes violettes, je regardais à la dérobée Claudette Delorme — ainsi se nommait ma "Valentine".

Son profil chiffonné se détachait en silhouette sur la rougeur mourante du couchant et, pareils aux confuses clartés crépusculaires, une troublante émotion me serrait la poitrine, un vague désir d'êtreindre les mains de Claudette et de lui dire des mots d'amour me montait au cerveau. Seulement, j'étais piteusement timide, et je n'osais ébaucher un geste ni balbutier une parole.

Tandis que les doigts de Claudette roulaient et déroulaient machinalement les rubans de son tablier, la nuit vint: on apporta de la lumière et je m'allai coucher en rêvant aux mignonnes fossettes de ses joues où j'aurais voulu poser mes lèvres...

Le lendemain la cérémonie nuptiale fut célébrée; puis, après un copieux déjeuner, le cortège dévala, violoneux en tête, vers le bal installé dans une salle d'auberge confinée à un plantureux verger; déjà les contredanses se nouaient et se dénouaient aux sons aigres ou nasillards des violons et de la clarinette, quand une rumeur partie du fond du village bourdonna dans

la rue comme le ronflement d'une batteuse et couvrit bientôt les froufrous des musiciens:

— Un *nour*! un *nour*! (un noir) criait-on.

Les danseurs intrigués se précipitèrent aux fenêtres. Une troupe de filles effarées reflua dans la salle.

— Ho! ma mie, dit à ma "Valentine" une des nouvelles venues, en voilà une histoire! Ta cousine, la Désirée, celle qui s'est mariée à Paris, vient d'arriver avec son homme, et quel homme, ma chère!... Un nègre!

— Un nègre! murmurait Claudette, sans trop se rendre compte de ce que cela pouvait bien être.

Toutefois, pressentant à la mine éberluée de son interlocutrice qu'il s'agissait d'une étrange aventure, elle ouvrait de grands yeux et joignant les mains:

— Oui un nègre... noir comme la *cramail* (la crémaillère); du reste, tu vas le voir; la Désirée l'amène au bal...

En ce village perdu au milieu des bois et où jamais encore on n'avait aperçu un homme de couleur, la soudaine apparition du singulier mari choisi par Désirée avait révolutionné la population. A mon tour, je courus sur le pas de la porte et je vis, longeant le ruisseau, le couple qui cheminait, non sans peine, à travers l'attroupement des curieux et les pialements d'une bande de gamins. De tous les seuils partaient des exclamations de surprise mêlées à des gauseries en patois. Les gens, scandalisés, ne comprenaient pas qu'une fille du pays eût consenti à vivre maritalement avec un moricaud.

Malgré son aplomb de Parisienne, Désirée—maigre et futée—semblait gênée de cet accueil bruyamment goguenard et du brouhaha mené autour de son époux couleur d'ébène.

Quant à celui-ci, sanglé dans sa redingote de cérémonie, il s'avancait avec sérénité, et ses grosses lèvres souriaient placidement, tandis qu'il assistait d'un air paternel à l'ébahissement général.

Avec leur bourdonnante escorte, les nouveaux venus pénétrèrent dans l'auberge.

Dès que la femme du nègre eut reconnu ma "Valentine", elle entraîna son mari vers elle en s'écriant:

— Hé! voici Claudette!... Bonjour cousine! viens donc embrasser ton cousin!...

Le nègre grimaca un large sourire qui montra toutes ses dents, puis il prit galamment Claudette à bras-le-corps et, bien que la petite se débattît comme un oiseau effarouché, il l'enleva de terre; goulument, ses lèvres épaisses s'appliquaient sur les joues de la pauvre Claudette, et entre chaque baiser il grasseyait aimablement:

— Bonzou, cousine!

Cela dura une vingtaine de secondes.

Dès qu'elle se retrouva sur ses pieds, Claudette ne demanda pas son reste et s'enfuit, terrifiée, honteuse, au fond du verger sur lequel s'ouvrait une des portes de la salle.

Indigné des embrassades du moricaud profanateur, je m'empressai de la suivre; je la rejoignis sous un pommier où elle s'était agenouillée et demeurait blottie, cachant sa tête frisée dans ses mains.

Au bruit de mes pas, elle entr'ouvrit timidement ses doigts et, rassurée, se décida à me montrer sa mignonne figure consternée.

— Ah! soupira-t-elle, c'est vous!... J'avais peur que cet affreux *nour* s'avisât de me pourchasser jusqu'ici... Oh! le vilain homme!... Je sens que son vilain museau noir a dû déteindre sur mes joues... Est-ce que ça se voit?

— Dame! un peu, répondis-je, un souffle audacieux m'ayant traversé le cerveau.

Elle prit crédulement son mouchoir et en frotta ses joues.

— Vous vous y prenez mal, mademoiselle Claudette, continuai-je; je sais un meilleur moyen d'effacer les taches noires dont ce maudit nègre vous a mâchurée.

Je m'agenouillai près d'elle, je lui saisis les mains, et mes lèvres enhardies cueillirent enfin sur les fermes joues brunes les baisers tant rêvés.

Claudette me regardait avec des yeux souriants et son sourire creusait des fossettes au coin de sa bouche.

— Il n'y a plus rien? demanda-t-elle ingénument: tout est bien parti?

— Presque! répondis-je, alléché... mais pour plus de sûreté je vais recommencer!...

ANDRÉ THEURIET.

!!!

Toto. — Qu'est-ce que tu lis, Jeannette?

Jeannette. — Les poésies faites par papa.

Toto. — T'as donc été méchante?

VIEUX

L'art de se venger est peu connu.



III.